



## Peut-on éviter Heidegger ? Pourquoi on n'a pas oublié Heidegger

**Hans Ulrich Gumbrecht**

---



### **Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/lettre-cdf/825>

DOI : [10.4000/lettre-cdf.825](https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.825)

ISBN : 978-2-7226-0113-0

ISSN : 2109-9219

### **Éditeur**

Collège de France

### **Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 10

ISSN : 1628-2329

### **Référence électronique**

Hans Ulrich Gumbrecht, « Peut-on éviter Heidegger ? Pourquoi on n'a pas oublié Heidegger », *La lettre du Collège de France* [En ligne], 30 | décembre 2010, mis en ligne le 01 décembre 2010, consulté le 17 août 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lettre-cdf/825> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.825>

---

Ce document a été généré automatiquement le 17 août 2022.

Tous droits réservés

---

# Peut-on éviter Heidegger ? Pourquoi on n'a pas oublié Heidegger

Hans Ulrich Gumbrecht

---

## NOTE DE L'AUTEUR

M. Gumbrecht, invité par l'Assemblée des professeurs sur la proposition du Pr Michel Zink, a donné en mars 2010 deux conférences.



Pr Hans Ulrich Gumbrecht

© P. Imbert, Collège de France

- 1 Pendant les trois dernières décennies les débats sur l'œuvre de Martin Heidegger ont été dominés – et sérieusement obscurcis – par le retour obsessionnel à deux questions qui avaient trouvé des réponses affirmatives depuis longtemps : la question de la

participation active du philosophe au mouvement national-socialiste et la question de l'affinité entre la pensée de Heidegger et l'idéologie du parti dont il était devenu membre en mai 1933. L'objectif des conférences données par Hans Ulrich Gumbrecht était de se concentrer sur la possible valeur systématique de la philosophie heideggerienne pour notre présent (« Peut-on éviter Heidegger ? ») et sur les raisons historiques et institutionnelles de sa survivance jusqu'aujourd'hui (« Pourquoi on n'a pas oublié Heidegger ») tout en partant de la certitude – sans doute douloureuse – de son engagement et de ses affinités intellectuelles avec le nazisme.

- 2 Si notre présent épistémologique est surtout caractérisé par l'incapacité de dépasser l'éloignement progressif entre le sujet cartésien comme observateur du monde et le monde des choses comme objet d'observation, processus qui se heurte chaque fois au désir – réputé « naïf », mais cependant puissant – de revenir aux régimes référentiels de la vérité ; et s'il est vrai que la croissance probablement exponentielle de nos savoirs s'accompagne de l'accumulation dramatique de problèmes pratiques essentiels qui résistent à toute solution, on s'explique bien la fascination persistante exercée par la pensée de Heidegger. Elle réside dans la tendance ouvertement anticartésienne – et par là antimoderniste – de ses présupposés épistémologiques fondamentaux. Cette tendance est tout d'abord constituée par la notion du *Dasein* qui remplace une notion de la subjectivité exclusivement basée sur le *cogito* en y ajoutant une dimension spatiale et une proximité primaire aux choses du monde ; mais cette tendance antimoderniste se confond aussi avec la notion du *Sein* (« Être ») qui est différente de celle du « sens » en tant qu'elle participe de la dimension de la substance ; et différente aussi de la notion « d'objet » en tant qu'elle échange la passivité de l'objet, son inertie épistémologique contre l'initiative que l'Être prend vers son « auto-dévoilement ».
- 3 Du côté historique, une des conditions centrales de la survivance de la pensée heideggerienne a résidé dans un habitus intellectuel de réception qui, au lieu de se lier à l'obligation (peut-être impossible) d'une lecture d'ensemble de son œuvre, a pris la liberté d'en isoler certains philosophèmes, de se laisser inspirer par eux, et même de les combiner d'une façon libre et associative. C'est le style typique de la réception intense et extrêmement variée des écrits de Heidegger parmi un grand nombre de philosophes français depuis Alexandre Kojève en 1933, en passant par l'assimilation particulièrement productive de ses textes dans les premières œuvres de Jean-Paul Sartre, jusqu'aux livres de Jacques Derrida. Si aucune tendance cohérente ne domine les différentes lectures françaises de Heidegger, il est vrai malgré tout qu'elles ont été la raison la plus forte de la persistance de sa présence intellectuelle.
- 4 Finalement, une question posée par Jacques Derrida, celle de savoir si Heidegger aurait pu figurer parmi les philosophes les plus importants du XX<sup>e</sup> siècle sans la proximité de sa pensée à l'idéologie national-socialiste, nous conduit à une solution de l'énigme que constitue le retour obsessionnel à sa biographie. Sans aucun doute, la notion de *Dasein* est proche des valeurs « du sang et de la terre » (*Blut und Boden*) du fascisme et de la SA, de même qu'un certain autoritarisme dans la notion de « l'Être » montre une ressemblance avec la mentalité hiérarchique de la SS. Mais dans un moment culturel comme le nôtre qui est revenu à l'habitude de lire les textes des classiques d'une façon existentielle ou même existentialiste, c'est-à-dire en établissant un rapport entre les textes et les problèmes de l'individu, dans un tel moment, les destins biographiques – mêmes s'ils sont des destins coupables – augmentent la fascination pour les œuvres, y compris des œuvres philosophiques.

- 5 Si la pensée de Heidegger est inévitable pour nous, c'est ainsi parce qu'il serait irresponsable de se priver de son énergie inspiratrice. Mais pour profiter de cette énergie il faut accepter de payer le prix d'une proximité qui risque de nous contaminer. C'est un prix peut-être acceptable – mais il est lourd et jamais sans problèmes. En même temps, ce prix, ce risque de contamination a en lui-même la faculté de nous mettre à distance et de nous y maintenir. Nous pourrions donc nous exposer à la philosophie de Heidegger sans courir le danger de nous y perdre.
- 

AUTEUR

**HANS ULRICH GUMBRECHT**

Professeur à l'université de Stanford (États-Unis)